

La Fête des Vignerons

Bien qu'elle se donne à Vevey, au bord du Léman, bien que la Vallée n'ait aucune vigne, elle fait quand même partie de notre imaginaire.

En 1889 la Jurassienne, qui n'en était alors qu'en ses débuts, y participait, naturellement costumée selon les couleurs de la fête.

Si nombre de Combiens de l'époque étaient descendus pour voir leurs glorieux musiciens, ceux-ci ne manqueraient pas non plus les fêtes ultérieures, en 1905, en 1927, en 1955 et ainsi de suite, jusqu'à la dernière de 2019 où plusieurs ressortissants de la Vallée participèrent au spectacle.

Etant Vaudois, la Fête des Vignerons, c'est aussi pour nous, montagnards qui aiment de temps à autre à franchir nos montagnes pour aller voir ce qui se passe de l'autre côté, et surtout se mêler à la généralité des gens du canton. On en fera de même avec le Comptoir suisse de Lausanne.

Pour les années cinquante, la Fête des Vignerons, c'est celle de 1955. Les adultes en parlent depuis des mois déjà. Ils vont y aller pour la plupart. Tout au moins on le suppose. Ma grand-mère s'en réjouit, elle qui aime de temps à autre à jouer à la grande dame dans ses habits noirs. Elle descendra au bord du Léman, justement. Elle se mêlera à la foule. Elle aura l'impression d'être une vraie bourgeoise, avec de la richesse, bien qu'elle ne lâche pas facilement ses sous, raison peut-être pour laquelle on ne nous prendra pas !

Car pour nous, bernique. On peut bien voir le livret officiel pendant des mois sur la table de la chambre de ménage, le regarder, le feuilleter, enregistrer les images qu'il contient, s'imaginer que l'on pourrait nous aussi être de l'aventure, rien à faire. Non, les gamins, ça reste à la maison. Ça ne sort jamais de leurs montagnes. Ils sont sans importance. On peut leur faire envie, mais rien de plus.

Et l'envie est là de voir la fête de nos propres yeux, et non pas par les leurs qui nous raconteraient ensuite. On veut être de l'événement. Se mêler à la foule. Vivre quelques heures de lumière et surtout de changement. Mais non, ta fête, à toi, ce ne pourra qu'être la suivante. Et tu y seras déjà grand et bien sûr, ce ne sera plus la même chose. Car c'est celle-là que l'on voudrait voir, celle de 1955.

Mes amis, non, rien à faire, on restera en notre Vallée à ruminer quelque regret et puis à passer à autre chose !

FÊTE DES VIGNERONS

VEVEY

1 · 2 · 4 · 5 · 6 · 7 · 9 · 10 · 12 · 13 ET 14 AOUT

1955

LIVRET OFFICIEL

PROGRAMME

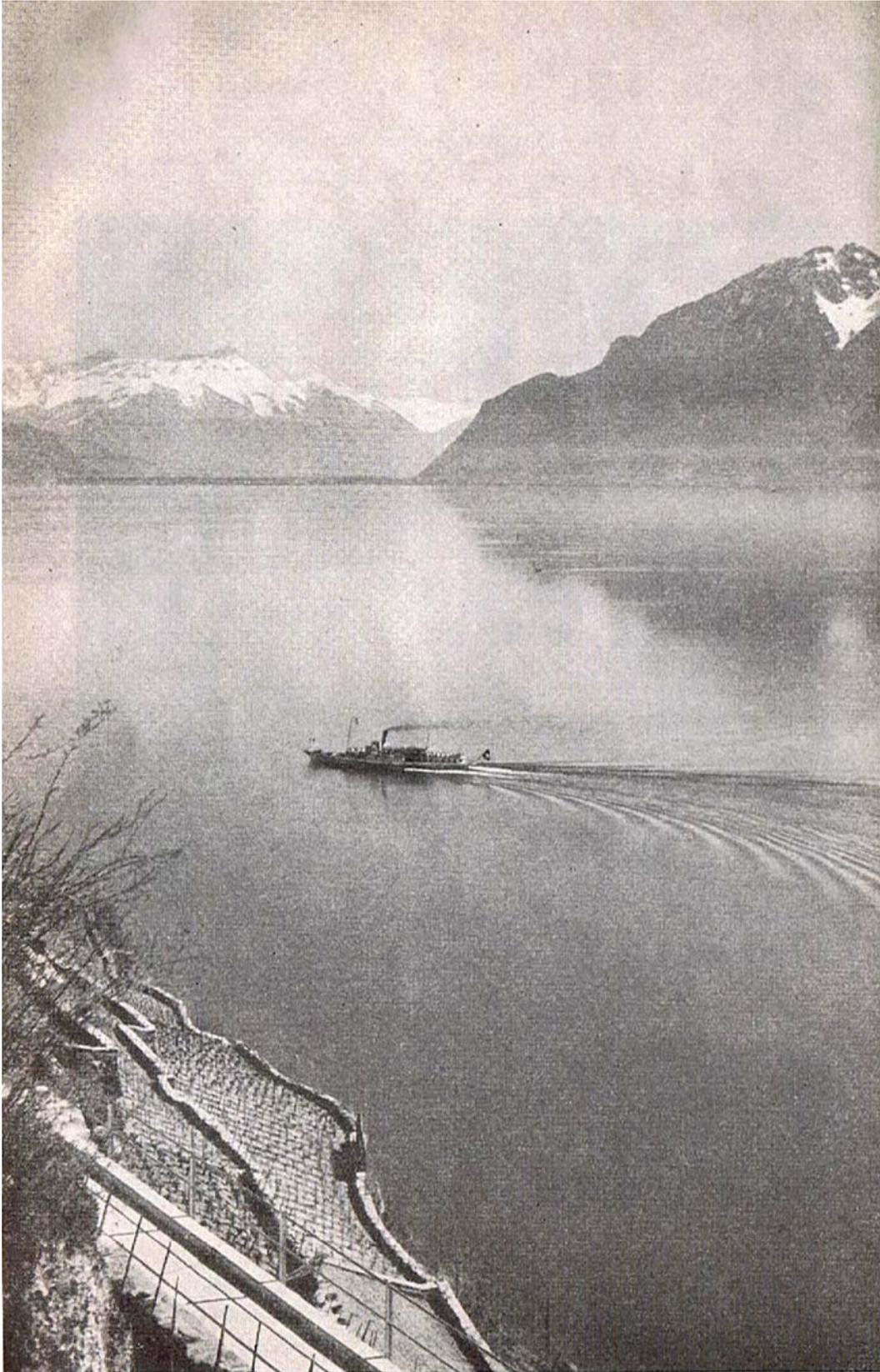
PRIX FR. 2.50

REPRODUCTION INTERDITE

SA DE L'IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE KLAUSFELDER VEVEY



La cérémonie de la « Proclamation »
devant l'Hôtel de Ville de Vevey : M. Auguste Henry,
conseiller de la Confrérie et syndic de La Tour de Peilz, lit le texte
à M. David Dénéreaz, syndic de Vevey
et abbé-président



Accroché à tous étages des terrasses de Lavaux,
le vignoble s'étale jusqu'aux portes de Vevey, face au miroir immense du Lac
et aux montagnes de Savoie

Vevey à vol d'oiseau

Etape sur une route alpestre

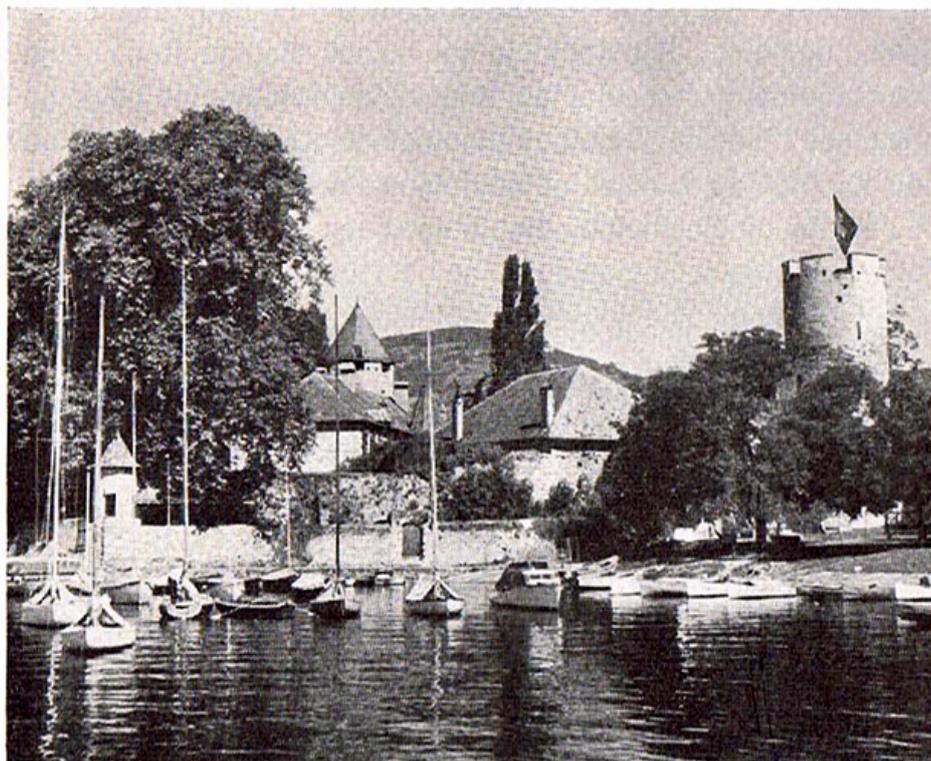
La « jolie petite ville blanche, propre, anglaise, confortable, chauffée par les pentes du Mont-Chardonne », où Victor Hugo se plut à flâner à l'apogée de sa période romantique, doit sa réputation actuelle à la beauté exceptionnelle de sa situation, au lieu où le Léman infléchit sa courbe vers les Alpes valaisannes. Pour des raisons qui ne sont pas les nôtres, les Romains, inspirés par leur génie pratique, construisirent un bourg au lieu où s'entrecroisaient la route d'Avenches et celle de Genève, qui convergeaient vers leur grande artère militaire et commerciale du Mont-Joux, le passage alpin où Saint Bernard devait construire, bien des siècles plus tard, l'hospice auquel son nom fut donné. Sur les itinéraires romains, Vevey figure à cette croisée sous le nom



Vevey, vue générale

Bourg de la Villeneuve Rue du Simplon, le Bourg-Franc Rue des Deux-Marchés.

Les murailles entourant la ville n'arrêterent pas les envahisseurs. Les Guerres de Bourgogne, qui plaçaient les Vaudois entre la Savoie alliée de Charles-le-Témé-



La Tour de Peilz, le vieux port

raire, et leurs voisins des cantons, furent des années néfastes pour les Veveysans. En 1475, leur ville fut pillée par les Bernois ; au printemps de l'année suivante, les Valaisans marchèrent sur les traces des Bernois ; quelques mois plus tard, les Bernois reparaissaient, causant de nouveaux ravages. Les Bernois et les Fribourgeois avaient vu grandir leur puissance et leur appétit de leurs victoires de Grandson et de Morat. Ils avaient également l'œil sur Vevey. En 1536, ce furent les Bernois qui quoique plus distants, arrivèrent les premiers. Vevey partagea le sort du Pays de Vaud.

enflammer mon imagination, c'est toujours au Pays de Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes, qu'elle se fixe. Il me faut absolument un verger au bord de ce lac et non pas d'un autre... »

L'ère industrielle

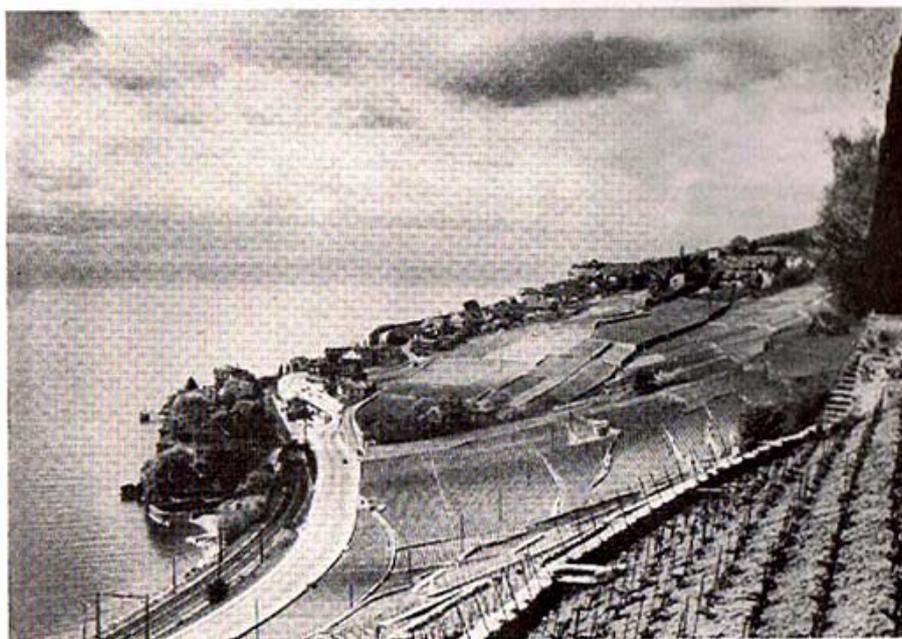
Des transformations profondes, qui n'altèrent toutefois pas le vigoureux esprit de cité dont les Veveysans sont marqués, se produisirent au cours du XIX^e siècle



Le village de Rivaz

par l'introduction successive d'importantes industries. En 1819, les premiers chocolats au lait prirent leur essor avec Peter, puis Cailler. Vers 1850, Vevey devint métropole suisse du cigare avec Ormond. En 1867, date mémorable, Nestlé fondait une entreprise qui prit un développement universel et rendit célèbre dans tous les continents le nom de son créateur. En 1889 se placent les débuts des Ateliers de constructions mécaniques qui prirent un grand développement.

les eaux chantent encore si délicieusement parmi les sons nouveaux du monde contemporain.



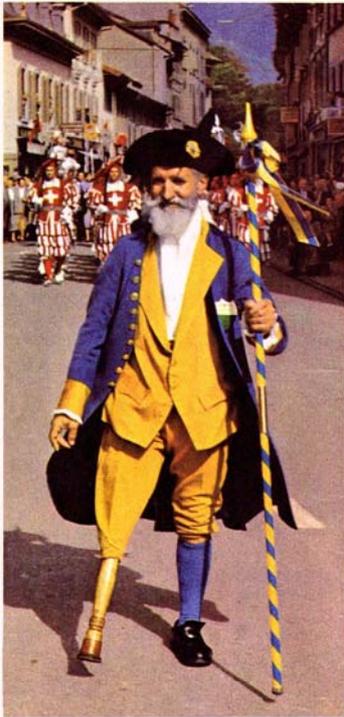
Le vignoble de Lavaux

Aujourd'hui, l'ancienne résidence du bailli de Chillon est devenue le siège de l'antique Confrérie des Vignerons, qui y possède ses archives et y délibère au milieu des souvenirs et des attributs de ses fêtes dont le renom universel se ranime si grandiosement, quatre fois par siècle, sur la grande place où bat le cœur de la cité.

PIERRE GRELLET



La Fête des Vignerons de 1955 selon la FAL



UN CORTÈGE DE VICTOIRE

On dit à satiété : « le Vaudois n'est pas artiste. Il est mou et pesant, de corps et d'esprit ». Dans ce cas, la Fête des Vignerons, œuvre d'art incontestée, tiendrait du miracle.

Mais on a dit encore ceci : « Personne n'a jamais pu se mettre entre le Vaudois et sa terre ». Cette remarque d'Edmond Gilliard est aiguë et va profond. La seule œuvre d'art vaudoise, grandiose, robuste, humaine, cette « Fête des Vignerons » en quoi Juste Olivier discernait déjà « notre chef-d'œuvre national » est, en effet, proprement terrienne.

Le Vaudois l'a arrachée au sol, saison après saison. Avant de la porter sur la place du Marché, il lui a fait un brin de toilette, comme il se doit. Il l'a mise en habit du dimanche pour descendre à la ville. Les gestes utiles qui mêlent son travail à celui de la nature et qui cour-

Le peuple vaudois tout entier s'apprête à glorifier les travaux de la terre et de la vigne, à chanter les beautés des sites si divers qui font notre pays, à célébrer le rythme des saisons. En sa qualité de quotidien le plus répandu dans le Canton de Vaud et en Suisse romande, la FEUILLE D'AVIS DE LAUSANNE se devait de s'associer à l'enthousiasme général et d'y apporter sa collaboration. Par ce supplément à son numéro du 30 juillet 1955, notre journal espère ainsi faire participer ses nombreux lecteurs à

LA FÊTE DES VIGNERONS



Il n'est pas désagréable au chef du Département militaire fédéral de se libérer quelques instants de ses préoccupations habituelles pour s'adresser aux lecteurs de la *Feuille d'Avis de Lausanne* et de le faire à propos de la Fête des Vignerons. Je suis reconnaissant tout d'abord à la rédaction du journal, de consacrer à cette Fête un numéro spécial.

Si je me rapporte au souvenir vivant laissé par les journées fastes de 1927, je ne peux que me réjouir de voir la Confrérie des Vignerons remettre « l'affaire sur le métier ». La proclamation du 29 mai a donné au public l'assurance que la Fête de 1955 sera digne des précédentes et qu'elle maintiendra bien haut la réputation d'un spectacle à nul autre pareil.

Il est difficile à nos concitoyens d'imaginer l'effort immense qui est accompli par plusieurs milliers de personnes, au cours d'une longue période, pour assurer la réussite de la Fête. La valeur de celle-ci réside dans son caractère d'authenticité. Ce sont des acteurs du pays — la plupart des vignerons — qui donnent le spectacle. Ils s'y sont préparés depuis l'an dernier, au cours de nombreuses répétitions, consentant pour cela à des sacrifices de temps et d'argent. Tous s'appliquent à chanter et jouer comme elle le mérite la partition de Géo Blanc et de C. Hemmerling. La participation de quelques artistes de grande classe de Paris et d'ailleurs n'a pas d'autre but que tirer parti au plus haut degré des moyens qui sont ainsi réunis. Il ne s'agit nullement de faire subir au spectacle des influences étrangères à ce qu'il doit traduire.

joies et les peines d'un métier où le vigneron apprend l'obéissance aux lois de la nature et de la vie. Elle est l'expression de choses grandes et vraies, à commencer par la fidélité du vin — que rappelait Colette — à traduire la saveur de sa terre. La Fête témoigne de l'attachement d'un peuple au lieu où il s'imprègne du sens des vraies valeurs, de ce qui dure.

« Ce qui est grand, ici, disait Ramuz, c'est que c'est toujours la même chose. » Depuis deux siècles, la Confrérie des Vignerons honore le bon travail de la vigne et récompense ceux qui la cultivent avec le plus de soins.

Périodiquement, trois à quatre fois par siècle, un peu comme au retour des saisons, mais sur un plan plus large que celui de l'année, elle donne à la cérémonie de remise des prix l'éclat inaccoutumé qu'elle revêtira sous peu. Rien n'est de trop, dans la mise en œuvre des moyens, pour que le spectacle soit à la hauteur de ce qu'il doit glorifier. On veut donner à l'homme ainsi fêté une haute conscience de sa mission, le sentiment qu'il participe, par ses gestes de chaque jour, à une œuvre immortelle.

Je suis persuadé — pour l'avoir déjà vécu — que les spectateurs emporteront de Vevey une vision lumineuse et inoubliable, en même temps qu'un sentiment de réconfort. Ils auront vu une jeunesse qui proclame son amour du pays et sa confiance dans la vie. Ils auront perçu en elle une force qui monte avec les plus magnifiques promesses d'avenir. Beaucoup d'entreprises humaines sont génératrices aujourd'hui d'immortalité.

PAUL CHAUDET, CONSEILLER FÉDÉRAL

MESSAGE



UN CORTÈGE DE VICTOIRE

On dit à satiété : « le Vaudois n'est pas artiste. Il est mou et pesant, de corps et d'esprit ». Dans ce cas, la Fête des Vignerons, œuvre d'art incontestée, tiendrait du miracle.

Mais on a dit encore ceci : « Personne n'a jamais pu se mettre entre le Vaudois et sa terre ». Cette remarque d'Edmond Gilliard est aigüe et va profond. La seule œuvre d'art vaudoise, grandiose, robuste, humaine, cette « Fête des Vignerons » en quoi Juste Olivier discernait déjà « notre chef-d'œuvre national » est, en effet, proprement terrienne.

Le Vaudois l'a arrachée au sol, saison après saison. Avant de la porter sur la place du Marché, il lui a fait un brin de toilette, comme il se doit. Il l'a mise en habit du dimanche pour descendre à la ville. Les gestes utiles qui mêlent son travail à celui de la nature et qui courbent l'homme vers le champ ou la vigne, il les a — pour les montrer car il les trouve beaux — affinés, stylisés. Lui-même s'est choisi pour costume les modes de l'époque romantique. Mais l'habit coquet, mais le bœuf pomponné ou le char de foin peigné savamment gardent un air, une odeur persistante du terroir.

Ainsi s'est créée cette chose vraiment unique au monde d'une œuvre grande et belle, forte et saine parce qu'elle est vraie; dont le seul argument dramatique est la collaboration — travail et souffrance — de l'homme et de la terre qui le nourrit.

Semblable réussite bouscule les catégories. La « Fête des Vignerons » est un fait isolé. Les peuples, à l'ordinaire, se donnent le spectacle de leurs élans mystiques, de leurs héroïsmes, de leurs passions tragiques. Ici, il n'y a que la terre et l'homme. Pour la défendre, il s'arme de hallebardes luisantes et d'épées à deux mains; et ce sont les Suisses. Pour l'ouvrir et la briser, il a la charrue et le fossier à deux dents, bien emmanché de frêne, le même qu'il porte au cortège. Il a la faux et la faucille recourbée et, pour ramener les fruits de la terre, la « bossette » ventrue.

L'été et surtout l'automne qui clôt le rythme des saisons, expriment sa victoire. Elle apparaît dans les épis lourds, les raisins gonflés, dans les chants et les danses. La « Fête des Vignerons » est un cortège de victoire, le déan des terriens.

O. TREYVAUD.

IL EST UNIQUE À NOS CONTEMPORAINS UN HOMME QUI, EN COURS D'UNE LONGUE PÉRIODE, POUR ASSURER LA RÉUSSITE

de la Fête. La valeur de celle-ci réside dans son caractère d'authenticité. Ce sont des acteurs du pays — la plupart des vignerons — qui donnent le spectacle. Ils s'y sont préparés depuis l'an dernier, au cours de nombreuses répétitions, consentant pour cela à des sacrifices de temps et d'argent. Tous s'appliquent à chanter et jouer comme elle le mérite la partition de Géo Blanc et de C. Hemmerling. La participation de quelques artistes de grande classe de Paris et d'ailleurs n'a pas d'autre but que tirer parti au plus haut degré des moyens qui sont ainsi réunis. Il ne s'agit nullement de faire subir au spectacle des influences étrangères à ce qu'il doit traduire, mais de l'élever sur le plan des plus hautes conceptions artistiques.

La Fête se donne sous le signe de la tradition et de la continuité. Elle glorifie le travail. Elle en marque le rythme au gré des saisons. Elle rappelle aux hommes le sens d'une vocation qui exige tout leur effort. Elle dit aussi ce que sont les

QUE CEUX DE L'ARRIÈRE, QUI MISENT À LA CÉLÉBRATION DE JOURNÉES des prix l'éclat inaccoutumé qu'elle revêtira sous peu. Rien n'est de trop, dans la mise en œuvre des moyens, pour que le spectacle soit à la hauteur de ce qu'il doit glorifier. On veut donner à l'homme ainsi fêté une haute conscience de sa mission, le sentiment qu'il participe, par ses gestes de chaque jour, à une œuvre immortelle.



Je suis persuadé — pour l'avoir déjà vécu — que les spectateurs emporteront de Vevey une vision lumineuse et inoubliable, en même temps qu'un sentiment de réconfort. Ils auront vu une jeunesse qui proclame son amour du pays et sa confiance dans la vie. Ils auront perçu en elle une force qui monte avec les plus magnifiques promesses d'avenir. Beaucoup d'entreprises humaines sont génératrices aujourd'hui d'inquiétude.

La Fête des Vignerons sera leur réplique sur le plan de la joie, du courage et de la foi. Elle ajoutera un sourire à celui de la nature en fête. Elle situera l'attitude d'un peuple résolu à vivre en se dégageant de ce qui pourrait écraser son esprit.

On chantera la vigne et le vin. En réalité, et comme toujours, le thème de la Confrérie des Vignerons ne sera qu'un prétexte, un point de départ, le moyen de donner son élan à un message qui s'adressera à la communauté nationale tout entière.

Puisse ce message trouver assez d'écho pour que chacun d'entre nous éprouve à son tour, dans l'accomplissement des gestes quotidiens, dans l'attachement au travail, à la tradition familiale et civique, dans un effort de perfectionnement constant, un besoin de grandeur.

P. CHAUDET.



En haut, à gauche : Le véritable Messager boiteux de Berne et Vevey précédant un groupe de Suisses, lors du cortège de la proclamation de la Fête.

À droite, en haut : Toute de grâce sous son chapeau fleuri, voici une mignonne bergère.

Au centre : Un officier du corps des Suisses dans son splendide uniforme.

Au centre, en bas : Un sympathique et souriant couple de vignerons.



Les grandes lignes du spectacle

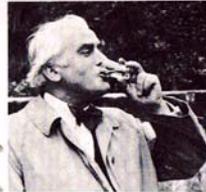
L'hiver : Après une ouverture spectaculaire, le cortège de Dionysos introduit le cycle éternel des saisons. La première évocation est celle des travaux du bois et des bûcherons, la dégustation du vin nouveau, les semailles au milieu des sillons.

Le printemps : Le cortège de Palès fait son entrée solennelle ; des jeunes filles viennent offrir à la déesse leurs fleurs et leurs danses. Mais un retour du gel, symbolisé par un ballet, menace la vigne. Les vigneronnes du printemps reprennent ensuite leur travail. Ce tableau se termine sur les chants et les danses de l'arbre de mai.

L'été : Salué par la cohorte du soleil, la troupe de Cérés prend place. C'est tout d'abord l'évocation des moissons et le travail d'été du vigneron, en même temps

des hommes. L'allégresse populaire atteint son sommet et le tableau s'achève par une bacchante effrénée.

Épilogue : Brusquement, la farandole s'interrompt. Tous les figurants et groupes d'honneur rentrent en scène. Ils défilent, puis sortent triomphalement de l'arène aux sons de l'hymne final, des cloches et des coups de canon.



La Fête au cœur de la cité



La Fête que célèbre la Confrérie des Vignerons, c'est tout d'abord la Fête de Vevey, celle à laquelle s'associent en parents des dizaines de milliers de spectateurs. Pour sa préparation, elle groupe les bonnes volontés, elle fait tout coïncider pour qu'à l'heure dite toutes choses soient au diapason de l'allégresse générale.

Ceci est déjà chose louable. Mais ne serait-elle que cela, alors la Fête des Vignerons pourrait figurer au calendrier au même titre que d'autres réjouissances populaires comme il en est tant dans notre pays. Elle ne saurait soulever cette émotion contenue, mais profonde, qui va au-delà des simples jouissances artistiques d'un spectacle ordinaire, si beau et ample soit-il.



Où faut-il chercher ce qui fait de la Fête des Vignerons une chose exceptionnelle, ce qui fait éclater les cadres habituels des cortèges et des spectacles plus ou moins folkloriques ?

La réponse, on la découvre en pénétrant dans une demeure quelconque de Vevey. Frappez à l'huis d'une vénérable maison patricienne, sonnez au timbre électrique d'un appartement ultra-moderne et entrez. A coup sûr, vous découvrirez dans chacun de ces foyers la présence de la Fête — présence souvent séculaire — qui a marqué de son empreinte chaque génération.

Quel honneur pour un Veveysan que de pouvoir prouver qu'un de ses ancêtres au moins fut mêlé à la pittoresque « bravade » d'il y a quelques centaines d'années : cela vaut toutes les lettres de noblesse ou de bourgeoisie. Si le témoignage en subsiste encore, on le garde comme une relique infiniment précieuse : brique de costume, diplôme jauni, assiette naïvement peinte, partition rongée par le temps.

La Fête, parce qu'elle est ainsi mêlée à la destinée de Vevey, parce qu'elle se confond avec les jours fastes d'une communauté en devient tout naturellement l'expression la plus authentique, la plus émouvante, la plus réelle aussi car elle est à l'image de la cité humaine.



Même sans remonter jusqu'aux temps héroïques de la « promenade », la Fête est présente partout, constituée pour des milliers de gens de la cité la trame ténue sur laquelle on tisse les souvenirs les plus doux et les plus savoureux.

— J'en étais, dit le grand-père en dépliant le pittoresque album officiel de la Fête de 1880 où l'Abbé-Président ressemble à Davel, où deux bouefs gris traînent le char de Palès et où le notaire de la noce porte perruque et tricorne noir.

Ainsi, par un curieux phénomène, on évalue l'âge des gens d'après le nombre des Fêtes qu'ils ont vécues.

Comment en serait-il autrement quand l'arrière-grand-père fut un des vigneronnes « couronnés » de 1865, quand le grand-père (encore enfant) défila dans la « troupe du printemps » en 1880, quand le père fut berger en 1905 et porta fièrement l'uniforme des « Suisses » en 1927 ?

Les Veveysans d'aujourd'hui sont ainsi nourris

sont bien plus que des mémoriaux : ils sont le secret de la Fête des Vignerons, qu'on ne regarde qu'avec le sérieux et le respect dus aux choses vénérables. Vénérables certes, mais jamais poussiéreuses car ces reliques demeurent dans le cycle de l'existence journalière et gardent l'empreinte permanente de la vie.



La Fête est au cœur de la cité. Sa présence rayonne tout alentour : elle subsiste d'une célébration à l'autre, si long soit le laps de temps qui les sépare. On n'a pas fini de se rappeler la dernière qu'on pense déjà à la prochaine. Il suffit alors que les Conseils arrêtent une date — même lointaine — pour qu'il se produise aussitôt un étrange phénomène : c'est comme si tout un peuple se cristallisait autour d'une idée.

Les sceptiques pensaient volontiers que cette cohésion totale et profonde ne se manifesterait jamais en 1955, ère d'un progrès qui devrait avoir blasé, qui pourrait avoir tué l'enthousiasme et l'esprit d'appartenance à une communauté. Ils se sont bellement trompés !

Tout de suite l'unanimité, l'enthousiasme se sont faits. La population entière, saisie d'une ferveur générale, n'a eu qu'une réaction : « comptez sur nous comme vous avez toujours compté sur les Veveysans ».

Depuis des mois, qui font maintenant des années, on prépare la Fête. Aucun obstacle, aucune déception (il en est dans toute entreprise humaine) ne furent assez forts pour entamer cet allant, cet intérêt, cette unanimité, cette participation fervente à l'entreprise commune. On a fait délibérément le sacrifice de ses loisirs, on n'a pas hésité à y aller de sa bourse pour payer un ou plusieurs costumes (et cela chiffre quand on a femme et enfants !) on a veillé tard pour expédier le travail ingrat d'une commission, on a mis en veilleuse ses affaires personnelles, on a renoncé à des projets de vacances : on a « joué le jeu » et on le jouera jusqu'au bout.

Ainsi, parce que tout est réglé avec soin, prévu jusque dans les moindres détails, le spectacle sera grandiose, les chœurs sauront émouvoir, les cortèges chatoieront, la fête de nuit éblouira.

Mais ce ne seront là qu'éléments extérieurs qui traduiront un phénomène plus profond : ils seront l'expression de la ferveur de toute une population, le chant spontané de toute une contrée pour célébrer dans la reconnaissance et la fidélité la pérennité de certaines valeurs essentielles.



Lorsque s'éteindront les projecteurs, disparaîtront les estrades, passeront les coloris des costumes, quand les divinités seront redevenues de simples mortelles, que restera-t-il de tout cet énorme effort, de cette participation générale ?

Il subsistera une région vivifiée par ce moment de cohésion totale, une population plus riche de cette expérience. Mais surtout, il demeurera au cœur de chacun le sentiment d'avoir fait sa part, si minime soit-elle, pour que la tradition se perpétue dans sa pureté originelle ; cet effort aura été fait dans un esprit de vivacité

L'hiver : Après une ouverture spectaculaire, le cortège de Dionysos introduit le cycle éternel des saisons. La première évocation est celle des travaux du bois et des bûcherons, la dégustation du vin nouveau, les semailles au milieu des sillons.

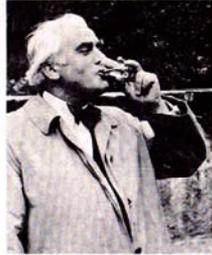
Le printemps : Le cortège de Palès fait son entrée solennelle ; des jeunes filles viennent offrir à la déesse leurs fleurs et leurs danses. Mais un retour du gel, symbolisé par un ballet, menace la vigne. Les vigneronnes du printemps reprennent ensuite leur travail. Ce tableau se termine sur les chants et les danses de l'arbre de mai.

L'été : Salué par la cohorte du soleil, la troupe de Cérés prend place. C'est tout d'abord l'évocation des moissons et le travail d'été du vigneron, en même temps qu'en montagne les armaillis fétent la mi-été.

L'automne : Le vignoble est en liesse. Bacchus s'associe à la joie

des hommes. L'allégresse populaire atteint son sommet et le tableau s'achève par une bacchante effrénée.

Épilogue : Brusquement, la farandole s'interrompt. Tous les figurants et groupes d'honneur rentrent en scène. Ils défilent, puis sortent triomphalement de l'arène aux sons de l'hymne final, des cloches et des coups de canon.



de la Fête, mais que cette étonnante profusion de costumes et de décors, si fastes d'une communauté en devient tout naturellement l'expression la plus authentique, la plus émouvante, la plus réelle aussi car elle est à l'image de la cité humaine.



Même sans remonter jusqu'aux temps héroïques de la « promenade », la Fête est présente partout, constitue pour des milliers de gens de la cité la trame ténue sur laquelle on tisse les souvenirs les plus doux et les plus savoureux.

J'en étais, dit le grand-père en dépliant le pittoresque album officiel de la Fête de 1889 où l'Abbé-Président ressemble à Davel, où deux bœufs gris traînent le char de Palès et où le notaire de la noce porte perruque et tricorne noir.

Ainsi, par un curieux phénomène, on évalue l'âge des gens d'après le nombre des Fêtes qu'ils ont vécues.

Comment en serait-il autrement quand l'arrière-grand-père fut un des vigneronnes « couronnés » de 1865, quand le grand-père (encore enfant) défila dans la « troupe du printemps » en 1889, quand le père fut berger en 1905 et porta fièrement l'uniforme des « Suisses » en 1927 ?

Les Veveysans d'aujourd'hui sont ainsi nourris depuis leur plus tendre enfance à la source intarissable des souvenirs de la Fête, sève de la tradition. Voilà pourquoi ces photographies pâles, ces gravures joliment enluminées, ces albums dépliant

personnelles, on a renoncé à des projets de vacances : on a « joué le jeu » et on le jouera jusqu'au bout.

Ainsi, parce que tout est réglé avec soin, prévu jusque dans les moindres détails, le spectacle sera grandiose, les chœurs sauront émouvoir, les cortèges chatoieront, la fête de nuit éblouira.

Mais ce ne seront là qu'éléments extérieurs qui traduiront un phénomène plus profond : ils seront l'expression de la ferveur de toute une population, le chant spontané de toute une contrée pour célébrer dans la reconnaissance et la fidélité la pérennité de certaines valeurs essentielles.



Lorsque s'éteindront les projecteurs, disparaîtront les estrades, passeront les coloris des costumes, quand les divinités seront redevenues de simples mortelles, que restera-t-il de tout cet énorme effort, de cette participation générale ?

Il subsistera une région vivifiée par ce moment de cohésion totale, une population plus riche de cette expérience. Mais surtout, il demeurera au cœur de chacun le sentiment d'avoir fait sa part, si minime soit-elle, pour que la tradition se perpétue dans sa pureté originelle ; cet effort aura été fait dans un esprit de vivifiante collégialité. Demain, les Veveysans de 1955 pourront dire à leur tour aux jeunes générations ce : « J'en étais », qui fera naître de nouveaux élan pour la Fête future. GUY BURNAND.

MILLE ANS DÉJÀ

Avant l'an mille déjà, la vigne pousse autour de Vevey et le « Chapitre » de la Cathédrale de Lausanne y possède trente et un parchets. On ne sait par contre rien des origines de l'Abbaye de Saint-Urbain, ancêtre de la « Louable confrérie des Vignerons » ; depuis des siècles, ses membres visitent le vignoble, récompensent les vigneronnes, se réjouissent en commun. La plus ancienne date connue de l'histoire de la Confrérie est 1618, gravée sur la « coupe de Bacchus ».

Le 28 juin 1651, les archives veveysannes mentionnent pour la première fois la « bravade des Vignerons », modeste fête populaire avec cortège. En 1706, la « parade » prend davantage d'ampleur et un caractère nettement folklorique.

Dès 1730, la fête populaire devient spectacle et connaît un tel succès qu'on ne l'organise que tous les trois ans. En 1797, la « parade » évoque pour la première fois les saisons et aboutit

sur la place du Marché où l'on a construit une scène.

La manifestation de 1819 voit la participation de 730 figurants, y compris la troupe des « Suisses », premier élément patriotique. En 1851, il y a deux représentations, une importante partition musicale et de la place pour 7000 spectateurs.

Hugo de Senger compose la musique pour 1889 ; on compte 1400 figurants. Gustave Doret pour la musique et René Morax pour le texte écrivent la partition de la Fête de 1905, qu'animent 1660 personnages. De la Fête de 1927, rappelons seulement qu'elle connut six représentations grandioses grâce à la conjugaison des talents de Gustave Doret, Pierre Girard, Ernest Biéler et de 2000 figurants.

En 1955, la tradition — même rajeunie et renouvelée — subsiste et perpétue l'émouvante et joyeuse « glorification » de la vigne, millénaire en terre veveysanne.



A gauche, en haut : Une section du Corps des Suisses passe dans Vevey.
A gauche, au milieu : Carlo Hemmerling boit à la santé de ses choristes.
A gauche, en bas : La bannière de la Confrérie devant l'Hôtel de Ville de Vevey.
A droite, en bas : Le groupe de la moisson.



LES ARTISANS DE LA FÊTE



Le spectacle PAR MAURICE LEHMANN

La Fête des Vignerons ne ressemble à aucune autre fête de plein air. Son caractère particulier lui est conféré par une tradition qui remonte au XVI^e siècle. Lorsque les organisateurs m'ont représenté que, quatre fois par siècle, tout le pays de Vaud se réunissait à Vevey pour chanter la joie de vivre dans le travail, dans l'harmonie et dans l'amour du pays, j'ai été extrêmement tenté et j'ai accepté avec joie l'offre qui m'était faite d'assurer la direction artistique de la Fête.

Il est en effet réjouissant, bienfaisant même, pour un homme qui toute sa vie a dû lutter avec des professionnels pour obtenir une discipline totale dans les spectacles qu'il a montés, de trouver quatre mille acteurs volontaires qui n'hésitent pas à sacrifier une partie de leurs loisirs pendant les deux années qui précèdent la fête pour travailler à la mise en œuvre de leur spectacle. J'ai tort d'employer le mot « spectacle » car, à vrai dire, de quoi s'agit-il ? D'une parade, non pas ; d'un carrousel, moins encore. Mais bien de l'épanouissement spectaculaire des travailleurs de la vigne de cette belle région de Vevey. Dans chaque famille, on se passe le flambeau ; on veut être de la Fête comme l'a été le père, l'aïeul. Il n'y a pas de petit rôle, tous les emplois sont réclamés avec la même ferveur. Ici, nul cabotage, une communion totale pour la réussite de ces deux semaines du mois d'août

consacrées à la glorification des meilleurs.

J'aimais et j'admire déjà les citoyens suisses pour les vertus que nous leur connaissons mais depuis que je travaille avec eux, j'apprécie davantage encore leur courtoisie, leur gentillesse et surtout leur calme et cette sérénité qu'ils apportent dans les discussions sur les sujets des plus délicats ou les questions les plus difficiles à régler.

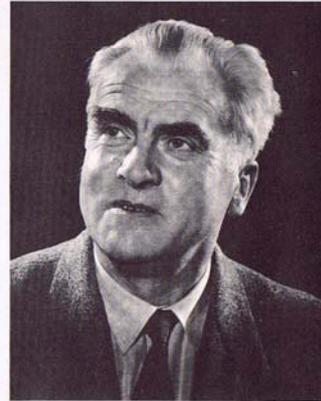
Tout a été mis en œuvre pour la réussite de ce projet grandiose. Le travail gigantesque de la préparation a été confié à des Commissions qui ont pris leur mission tellement au sérieux que j'ai la certitude que rien ne manquera au dernier moment, même pas le soleil qui aurait vraiment bien mauvais caractère s'il n'apportait

pas son concours si précieux à l'éclat de la Fête. La lune sera aussi de la partie puisque, pour la première fois, des manifestations nocturnes alterneront avec celles de la matinée.



Quelques éléments professionnels français auront l'honneur d'apporter leur collaboration à la Fête des Vignerons : c'est l'orchestre de la Garde Républicaine de Paris, ce sont quelques chanteurs et danseurs-étoiles de l'Opéra qui seront avec moi sur la place du Marché dès le 1^{er} août.

Soyez sûrs, chers amis, que nous ressentons profondément l'affection qui a dicté cette invitation et que nous allons nous en rendre dignes.



La musique PAR C. HEMMERLING

Le rédacteur en chef de la *Feuille d'Avis* voudrait que je réponde ici à une question qui, en effet, m'a été posée plus d'une fois déjà : En quoi la parition de 1955 sera-t-elle différente des précédentes ?

Cette question appelle somme toute deux réponses : celle qui devrait définir le langage musical par lequel je m'exprime, et celle qui concerne la conception de l'œuvre et les modifications apportées à sa structure.

Je n'insisterai pas sur la première partie de cette réponse. D'autres diront si ma musique est valable, si elle répond à sa destination très particulière. Tout au plus puis-je déclarer que j'écris ma musique comme je la pense, comme je la sens, comme je l'entends, c'est-à-dire avec simplicité, sans autre principe que celui de rester à la portée des figurants. Car je suis persuadé qu'un spectacle de cette sorte doit être préparé dans la joie. Or pour travailler joyeusement il importe de comprendre sans trop de peine les textes que l'on doit étudier. C'est de cette joie des chanteurs, de cette joie des danseurs (joie qu'ils mettent dans leur effort librement consenti) que doit éclater la joie chez les spectateurs.

Le plan général n'a guère changé. Cependant, une chose est bien nouvelle, c'est la présence de la vigne dans chacune des saisons. La saison n'est plus formée par la simple juxtaposition de tableaux indépendants ; ces tableaux ont un enchaînement logique, et la musique, quasi continue, opère les soudures. Ainsi, dans le printemps, les travaux des vignerons sont brusquement interrompus par l'arrivée du gel (ce gel donne motif à un ballet dont la majeure partie est confiée aux instruments à percussion). Le gel disparaît, le vigneron chante

Le livret PAR GÉO BLANC

Le facteur principal de la permanence et du retour des Fêtes des Vignerons réside certainement dans le fait que leur scénario est issu d'une tradition plusieurs fois séculaire. Au XVII^e siècle Bacchus y figurait déjà, parmi les vigneron vaudois.

Le cortège, peu à peu, se transforma en spectacle qui trouva bientôt sa forme définitive, dictée par la succession des saisons.

Ce cycle naturel et cosmique, évoqué par les mythes de l'antiquité ; cette présence constante de la vie surgissant de la mort elle-même et y prenant ses racines ; ce périple de la sève, symbolisé par le vin sortant du sol pour fleurir, mûrir, retourner sous la terre après la vendange et retrouver au fond des caves, dans le bouillonnement printanier, l'élan du monde végétal ; ce rythme original auquel participe l'homme, telles sont les bases sur lesquelles la Confrérie des Vignerons a toujours voulu s'appuyer pour célébrer ses fêtes et qu'elle a imposées successivement aux artisans des spectacles, en particulier aux poètes. En effet, le livret constitue l'ossature de l'œuvre.

Celui de la prochaine fête a été écrit en 1948 et 1949. Son auteur s'est trouvé devant les mêmes problèmes, les mêmes avantages et les mêmes difficultés que ses prédécesseurs. Sur un thème donné, dans des conditions précises, dans l'obligation de conserver certains éléments — généraux ou particuliers — essentiels à la Fête, il a dû trouver des accents neufs qui puissent toucher, émouvoir et convaincre l'homme de son temps. Ayant constaté — avec le compositeur et le metteur en scène — que, jusqu'en 1927, on avait toujours

Les costumes PAR RAYMOND FOST

Comme il est difficile, après tant de splendides fêtes, d'entreprendre une fois de plus la composition de cette cérémonie.

Ils ne sont pas rares, les Veveysans qui assisteront en 1955 à leur quatrième Fête des Vignerons et les plus jeunes ont tous entendu conter depuis leur en-

robes juponnées, les hommes coiffés du haut de forme de paille, la taille bien prise dans l'habit court.

1927 reste comme une inoubliable fête de la couleur. Cette fois-ci, les groupes seront moins fragmentés, moins aimablement disparates mais aussi plus imposants en nombre. L'évocation de

table qui trouva bientôt sa forme définitive, dictée par la succession des saisons.

Ce cycle naturel et cosmique, évoqué par les mythes de l'antiquité; cette présence constante de la vie surgissant de la mort elle-même et y prenant ses racines; ce périple de la sève, symbolisé par le vin sortant du sol pour fleurir, mûrir, retourner sous la terre après la vendange et retrouver au fond des caves, dans le bouillonnement printanier, l'élan du monde végétal; ce rythme originel auquel participe l'homme, telles sont les bases sur lesquelles la Confrérie des Vignerons a toujours voulu s'appuyer pour célébrer ses fêtes et qu'elle a imposées successivement aux artisans des spectacles, en particulier aux poètes. En effet, le livret constitue l'ossature de l'œuvre.

Celui de la prochaine fête a été écrit en 1948 et 1949. Son auteur s'est trouvé devant les mêmes problèmes, les mêmes avantages et les mêmes difficultés que ses prédécesseurs. Sur un thème donné, dans des conditions précises, dans l'obligation de conserver certains éléments — généraux ou particuliers — essentiels à la Fête, il a dû trouver des accents neufs qui puissent toucher, émouvoir et convaincre l'homme de son temps. Ayant constaté — avec le compositeur et le metteur en scène — que, jusqu'en 1927, on avait toujours procédé par adjonctions, il a pris le parti d'élaguer, de resserrer, de rechercher dans la construction du scénario et dans la composition de ses poèmes une certaine action dramatique. De ce fait, le spectacle de 1955 sera moins lyrique que ceux des fêtes précédentes mais proposera des épisodes mouvementés. La prochaine fête faisant appel à des masses plus nombreuses et plus denses, les chœurs — par conséquent les textes — se sont développés pour s'adapter à la vaste échelle du spectacle.

Cela ne veut pas dire que l'on se trouvera uniquement et constamment en présence de puissants effets d'ensemble. Le librettiste peut avouer ici qu'il attend beaucoup de certaines chansons confiées à des solistes, tableaux apaisés succédant à des scènes nourries et mobiles. Sans rompre la consigne de discrétion transmise aux 4000 organisateurs ou participants des prochaines festivités, il peut préciser que les longues invocations aux divinités ont été fortement resserrées et même transformées et que les auteurs de la partition, de la mise en scène et des costumes ont songé à ménager constamment la gradation dramatique du spectacle qui sera allégé de certains épisodes secondaires. Enfin, la vigne et le vin seront présents, tout au long de l'année, et constitueront le pivot de l'action.

Quant à la forme des poèmes, elle a été dictée en une certaine mesure par le souci de servir le compositeur, de s'adapter à la musique vocale et chorale, tout en présentant des rythmes variés et surtout en suscitant des images directes, nettes, propres à être illustrées par les divers acteurs de ce drame des saisons.

Or le revêtement sonore de ce livret, remarquable par ses richesses mélodiques et rythmiques, a offert de vastes possibilités au metteur en scène et au chorégraphe. On peut donc espérer que la Fête de 1955 présentera une ligne générale, une densité obtenues par une collaboration très étroite de ses divers artisans et qu'elle sera accueillie par le public avec une ferveur pareille à celle qui anime déjà l'armée de ses acteurs et de ses figurants.

MAIS BIEN DE L'ÉPANOUISSEMENT SPECTACULAIRE DES TRAVAILLEURS DE LA VIGNE DE CETTE BELLE RÉGION DE VEVEY. DANS CHAQUE FAMILLE, ON SE PASSE LE FLAMBEAU; ON VEUT ÊTRE DE LA FÊTE COMME L'A ÉTÉ LE PÈRE, L'AIEUL. IL N'Y A PAS DE PETIT RÔLE, TOUTS LES EMPLOIS SONT RÉCLAMÉS AVEC LA MÊME FERVEUR. ICI, NUL CABOTINAGE, UNE COMMUNION TOTALE POUR LA RÉUSSITE DE CES DEUX SEMAINES DU MOIS D'AÔÛT

LUIS A HONNÊTEMENT D'APPORTER LEUR COLLABORATION À LA FÊTE DES VIGNERONS: C'EST L'ORCHESTRE DE LA GARDE RÉPUBLICAINE DE PARIS, CE SONT QUELQUES CHANTEURS ET DANSEURS-ÉTOILES DE L'OPÉRA QUI SERONT AVEC MOI SUR LA PLACE DU MARCHÉ DÈS LE 1^{ER} AÔÛT.

Soyez sûrs, chers amis, que nous ressentons profondément l'affection qui a dicté cette invitation et que nous allons nous en rendre dignes.

Les costumes

PAR RAYMOND FOST

Comme il est difficile, après tant de splendides fêtes, d'entreprendre une fois de plus la composition de cette cérémonie.

Ils ne sont pas rares, les Veveysans qui assistèrent en 1955 à leur quatrième Fête des Vignerons et les plus jeunes ont tous entendu conter depuis leur enfance cette merveilleuse histoire.

Comment ne pas décevoir tant de chers souvenirs et de traditions? N'est-ce point en essayant de faire revivre avec foi une époque maintenant lointaine? La fête de 1955 a donc choisi de s'inspirer librement de l'époque romantique. Le style en est heureux et particulièrement gracieux: les filles, avec leurs fins corsages cambrés, leurs amples

robes juponnées, les hommes coiffés du haut de forme de paille, la taille bien prise dans l'habit court.

1927 reste comme une inoubliable fête de la couleur. Cette fois-ci, les groupes seront moins fragmentés, moins aimablement disparates mais aussi plus imposants en nombre. L'évocation de chacune des saisons aura son harmonie particulière. L'hiver, avec ses tons de bois bruns, les bleus froids. Le printemps avec ses verts tendres. L'été dans la gloire de ses blés dorés. L'automne, enfin, dans la splendeur de ses tons de rouille et de pourpre.

Puisse cet ensemble nous faire évader un peu de l'époque actuelle et nous donner l'impression de vivre ces souvenirs aimables.

Les principaux solistes



PAUL SANDOZ
baryton
du Théâtre de Bâle



LILLA GENCER
soprano du Théâtre
San Carlo de Naples



ERNEST BLANC
baryton
de l'Opéra de Paris



CHARLES JAQUIER
ténor dans les studios
de la Radio suisse



NATA TISCHER
soprano des Théâtres
de Bâle et Zurich



GUSTAVE BOTIAUX
ténor du Théâtre de la
Monnaie de Bruxelles

tion de l'œuvre et les modifications apportées à sa structure.

Je n'insisterai pas sur la première partie de cette réponse. D'autres diront si ma musique est valable, si elle répond à sa destination très particulière. Tout au plus puis-je déclarer que j'écris ma musique comme je la pense, comme je la sens, comme je l'entends, c'est-à-dire avec simplicité, sans autre principe que celui de rester à la portée des figurants. Car je suis persuadé qu'un spectacle de cette sorte doit être préparé dans la joie. Or pour travailler joyeusement il importe de comprendre sans trop de peine les textes que l'on doit étudier. C'est de cette joie des chanteurs, de cette joie des danseurs (joie qu'ils mettent dans leur effort librement consenti) que doit éclater la joie chez les spectateurs.

Le plan général n'a guère changé. Cependant, une chose est bien nouvelle, c'est la présence de la vigne dans chacune des saisons. La saison n'est plus formée par la simple juxtaposition de tableaux indépendants; ces tableaux ont un enchaînement logique, et la musique, quasi continue, opère les soudures. Ainsi, dans les printemps, les travaux des vigneronniers sont brusquement interrompus par l'arrivée du gel (ce gel donne motif à un ballet dont la majeure partie est confiée aux instruments à percussion). Le gel disparaît, le vigneron chante son espoir cependant que le vieux berger conduit ses moutons à la montagne et que les arbres de mai se dressent autour des vignes relevées.

En automne, les chansons des vendanges, du pressoir, les chansons bachiques appellent la bacchanale qui elle-même se prolonge dans la farandole générale.

La suppression de ces vides permet un développement plus poussé de l'élément dramatique, sans par là éliminer les petits sujets épisodiques qui trouvent alors leur place dans le cadre de ces tableaux élargis.

Je me suis efforcé de ne jamais laisser tomber la progression, tant dans la couleur que dans l'accent. Et cette progression, je l'ai recherchée aussi bien à l'intérieur même de chacune des quatre parties que dans la totalité de la partition qui doit pouvoir s'entendre tout d'un jet, et, je l'espère, sans fatigue pour l'auditeur.

En bref, j'ai mis mon souci à ne jamais perdre de vue que je devais respecter la tradition musicale tout en apportant à l'œuvre certains éléments nouveaux. Pour cela, il m'a fallu adopter un système d'écriture qui soit à la portée de la moyenne des exécutants, en pensant sans cesse qu'une Fête des Vignerons doit être avant tout la fête des exécutants, sans pourtant négliger l'intérêt de l'auditeur. Je me suis attaché à doser de manière logique et équilibrée la part de l'élément lyrique et celle de l'élément populaire. Enfin, en la composant, je n'ai cessé de penser au fait que cette musique est faite pour sonner en plein air et qu'elle n'est pas destinée à une salle de concert. Il était important de sacrifier de petits détails d'écriture aux grandes lignes qui s'imposent dans une arène de la dimension de celle de Vevey.

Et que dire des moyens que la Confrérie a mis à ma disposition? Des chefs de chœur et des solistes remarquables; un orchestre d'harmonie hors pair, autant d'éléments qui me donnent entière sécurité.

Tels ont été mes soucis tout au long de l'écriture de la partition et c'est à traduire au mieux ces intentions que je m'attache en préparant l'exécution.

DE VIGNE EN VIN

Le vigneron

« Il faut le placer en tête, car sans lui, bien sûr, pas de vigne, pas de vin ! Donc, honneur à lui ! »

Il est en scène toute l'année, de janvier à décembre, et toute la journée, de l'aube à la nuit. Il taille, il fossoie, il sarcle, il sulfate, il travaille sans répit. La vigne est exigeante et n'admet pas qu'on la néglige. Depuis que sont apparues toutes ces maladies modernes, il faut sans cesse lui administrer des drogues, le soufre, l'arsenic, le pyrètre ; il faut nicotiner, deux fois ; il faut, en juin et juillet, tous les dix jours, sulfater et resulfater. On n'en finit pas et on rentre au village, à la nuit, les reins fourbus.

Octobre arrive ainsi sans qu'on ait eu le temps de souffler, et voici que l'agent de police agite sa sonnette pour publier la levée des bans. C'est le grand branle-bas des vendanges. Le renfort arrive, des gars costauds pour porter la brante, des filles alertes, pour cueillir le raisin. Le vigneron, lui, doit être partout à la fois, à la vigne, au pressoir, à la cave, pour diriger et surveiller tout son monde. Il se reposera plus tard.

Mais quand ? On s'imagine volontiers qu'il n'a plus rien à faire quand la récolte est rentrée, qu'il peut, l'hiver, dormir comme les lézards. Qui donc alors remettra tout en place ? Qui nettoiera à grande eau le matériel ? Qui graissera le pressoir et réparera l'outillage ? Qui tiendra à jour l'indispensable comptabilité ? Et surtout, qui soignera le jeune vin ? car le vin c'est comme les enfants, ça ne s'élève pas tout seul. Que de soins, que de soucis pour mener à bien ce jeune fou, lui assurer une bonne santé et en faire un adulte sagement équilibré !

À peine est-il éclairci et mérite-t-il vraiment le nom de vin, à peine a-t-on eu le loisir de faire connaissance, voici qu'on a changé de millésime, on est à la fin de janvier. Il faut retourner à la vigne tous les jours où le temps le permet, porter le fumier, reprendre la pelle et le fossoir et se courber de nouveau sur le sol.

Notre lézard de vigneron a fini de dormir. Le joli tac-tac-tac du sécateur annonce que tout recommence.

ALBERT MURET

(Les vins suisses, Spes, Lausanne.)

La vigne

« Et là est le travail des hommes et ce qui en sort grâce aux hommes. »

— C'est que c'est tout plié à nous, par ici.

Bovard de nouveau dans sa vigne ; et, ayant levé les yeux sur la côte :

— C'est de nous, c'est à nous...

Il dit :

— C'est tout habitué à l'obéissance par ici, depuis le temps que c'est en vignes. Et le bon Dieu lui-même a décidé que ce serait en vignes, ayant orienté le mont comme il convient, se disant : « Je vais faire une belle pente tout exprès, dans l'exposition qu'il faut, avec l'inclinaison qu'il faut, et je vais mettre encore dans le bas la nappe de l'eau pour qu'il y ait ainsi deux soleils sur elle, que le soleil qui vient ailleurs d'en haut seulement vienne ici d'en haut et d'en bas. »

— Le bon Dieu a commencé, nous on est venus ensuite et on a fini. Le bon Dieu a fait la pente, mais, nous, on a fait qu'elle serve, on a fait qu'elle tienne, on a fait qu'elle dure : alors est-ce qu'on la reconnaît seulement à présent, dit-il encore, sous son habillement de pierre ? et ailleurs l'homme se contente de semer, de planter, de retourner ; nous, on l'a d'abord mise en caisses, regardez voir si ce que je dis n'est pas vrai ; mise en caisses, je dis bien, mise tout entière dans des caisses et, des caisses, il a fallu ensuite les mettre les unes sur les autres.

Il les montre avec sa main qui monte de plus en plus, par secousses, à cause de tous ces étages, à cause de tous ces carrés de murs comme des marches.

— Et ce n'est plus du naturel, c'est du fabriqué ; c'est nous, c'est fabriqué par nous, ça ne tient que grâce à nous, ça n'est plus une



La vendange

« Laisse ton fourbi, huile la vis, vigneron, l'année du vin a tourné. »

Tou, les bans sont levés. Vigneron, tends la main, c'est le jour du règlement. Dans le froid violet des sept heures, les équipes s'amendent, aguillés dans la tine. Mais toi, patron, c'est au pressoir ta place, avec ton homme. Le cuvier revenu, l'homme saute dedans et décharge sa vendange. Quand la bande rentrera des vignes, faut que le pressoir soit chargé, embrayé, et chacun veut sa goutte de l'écoulure, qui est la crème du vin. Ce petit bruit de fontaine que le moût fait dans la tine, ça vous met le cœur au beau fixe. Ton homme a fossoyé dans les corbeilles, on serre à fond, dehors il somme minuit.

Et puis, adieu paniers, la dernière goutte a pleuré dans la tine. La bande s'en est allée, l'accordéon au dos. Et maintenant que l'or des raisins n'y est plus, la vigne va mettre de l'or à ses feuilles. Laisse ton fourbi, huile la vis, vigneron, l'année du vin a tourné.

PAUL BUDRY

(La grande année vigneronne, Editions Roth & Sauter, S.A., Ymagier, Lausanne.)





Bovard de nouveau dans sa vigne; et, ayant levé les yeux sur la côte :

— C'est de nous, c'est à nous...

Il dit :

— C'est tout habitué à l'obéissance par ici, depuis le temps que c'est en vignes. Et le bon Dieu lui-même a décidé que ce serait en vignes, ayant orienté le mont comme il convient, se disant : « Je vais faire une belle pente tout exprès, dans l'exposition qu'il faut, et l'inclinaison qu'il faut, et je vais mettre encore dans le bas la nappe de l'eau pour qu'il y ait ainsi deux soleils sur elle, que le soleil qui vient ailleurs d'en haut seulement vienne ici d'en haut et d'en bas... »

— Le bon Dieu a commencé, nous on est venus ensuite et on a fini... Le bon Dieu a fait la pente, mais, nous, on a fait qu'elle serve, on a fait qu'elle tienne, on a fait qu'elle dure : alors est-ce qu'on la recommandait seulement à présent, dit-il encore, sous son habillement de pierre ? et ailleurs l'homme se contente de semer, de planter, de retourner ; nous, on l'a d'abord mise en caisses, regardez voir si ce que je dis n'est pas vrai ; mise en caisses, je dis bien, mise tout entière dans des caisses et, des caisses, il a fallu ensuite les mettre les unes sur les autres...

Il les montre avec sa main qui monte de plus en plus, par secousses, à cause de tous ces étages, à cause de tous ces carrés de murs comme des marches.

— Et ce n'est plus du naturel, c'est du fabriqué ; c'est nous, c'est fabriqué par nous, ça ne tient que grâce à nous ; ça n'est plus une pente, c'est une construction, c'est une tour, c'est un devant de forteresse...

Pendant qu'il montre encore, de dessus son éperon, devant lui, le déroulement de tout ça, avec les renflements qu'il y a par place et des avancements comme celui sur lequel il se tient, et des retraités, en un grand demi-cercle, — songeant au temps qu'il a fallu, songeant à la peine qu'il a fallu :

— Des centaines d'années, mille ans, deux mille et plus...

La bise fait bouger les pointes de sa moustache.

Il tient d'une main le manche du fossier ; l'autre, il la lève, il la promène autour de lui.

De nouveau sur son éperon, sur sa bosse, haut perché, comme sur un socle, avec le vide derrière lui, à cent mètres au-dessus de l'eau, contre une montagne bleue et blanche et aussi grand que la montagne bleue et blanche ; se tenant tourné vers le mont et alors de ce côté la terre vient à sa rencontre, de sorte qu'il faut qu'il renverse la tête pour la considérer.

Et là est le travail des hommes et ce qui en sort grâce aux hommes : la belle vigne, et rien que de la vigne, les milliers de milliers de souches bien alignées, mises partout où on a pu, mises en rangées ; taillées, nettoyées, ébourgeonnées, soignées, fumées et d'où à présent le sarmant neuf commence à sortir aux cornes par deux jets couleur de miel, à petites feuilles transparentes encore, mais déjà leur couleur est partout pour une promesse, sortant à chaque instant un peu plus sous le grand soleil...

C.F. RAMUZ.

(Passage du poète, Editions Mermod, Lausanne.)



La vendange

« Laisse ton fourbi, huile la vis, vigneron, l'année du vin a tourné. »

Tou, les bans sont levés. Vigneron, tends la main, c'est le jour du règlement. Dans le froid violet des sept heures, les équipes s'arment, aguillées dans la tige. Mais toi, patron, c'est au pressoir ta place, avec ton homme. Le cuvier revenu, l'homme saute dedans et décharge sa vendange. Quand la bande rentrera des vignes, faut que le pressoir soit chargé, embrayé, et chacun vent sa goutte de l'écou-lure, qui est la crème du vin. Ce petit bruit de fontaine que le moût fait dans la tige, ça vous met le cœur au beau fixe. Ton homme a fossyé dans les corbeilles, on serre à fond, dehors il sonne minuit.

Et puis, adieu paniers, la dernière goutte a pleuré dans la tige. La bande s'en est allée, l'accordéon au dos. Et maintenant que l'or des raisins n'y est plus, la vigne va mettre de l'or à ses feuilles. Laisse ton fourbi, huile la vis, vigneron, l'année du vin a tourné.

PAUL BUDRY

(La grande année vigneronne,

Editions Roth & Sauter, S.A., Ymager, Lausanne.)

Le vin

« On n'ose pas dans la vie ordinaire. On a un mur autour de ses pensées. Il faut le vin pour qu'on saute par-dessus le mur. »

Dans le vin, des choses sont dites, qui ne le sont pas à jeun. Les natures se reconnaissent, parce qu'elles se laissent aller.

On va à la rencontre les uns des autres dans le vin : « Ah ! ça m'a fait plaisir de vous entendre ! »

On n'ose pas dans la vie ordinaire. On a un mur autour de ses pensées. Il faut le vin pour qu'on saute par-dessus le mur.

Et on a un mur encore plus haut autour du cœur, qui ne peut pas s'abandonner, à cause des pudeurs qu'il a et non pas seulement à cause de ce qu'il a de bon ; alors il est seul et cet autre cœur est seul ; les cœurs sont côte à côte dans l'ignorance de ce qu'ils sont, sans conversation, sans échange, sans dons mutuels (de quoi ils peuvent pourtant seulement vivre) alors peu à peu ils meurent ; heureusement que le vin est là ; heureusement que nos caves sont là... L'affaire est de se réchauffer, l'affaire est de déboucher, l'affaire est de se retrouver.

C.F. RAMUZ

(Chant de notre Rhône, Editions Mermod, Lausanne.)

Ce numéro spécial a été réalisé dans les ateliers et sur les presses du département offset des Imprimeries Réunies S.A., Lausanne. La mise en page est de François Roderlin. Les photos et les reproductions en couleurs ont été prises par Henri Wyden, photographe, Lausanne ; celles en noir et blanc, sont du Groupement des photographes veveysans ; de L.-D. Cornaz, Vevey ; Fédia Müller, Vevey ; Darbellay, Martigny ; « Serdas-Photos », Zurich ; A.T.P., Zurich et de A.S.L., Lausanne. Les maquettes des costumes figurant dans cette page sont de Raymond Fost.

